

« FABRICE LUCHINI BOULEVERSANT
DANS L'UN DE SES PLUS GRANDS RÔLES »

LE FIGARO MAGAZINE

LES FILMS DU KIOSQUE et SND
présentent

Fabrice
Luchini

Mara
Taquin

La petite

un film de
Guillaume Nicloux



Maud Wyler
avec la participation de
Veerle Baetens

Scénario, adaptation et dialogues
Fanny Chesnel et Guillaume Nicloux

IMAGE YVES CAPE, AC: direction artistique OLIVIER BAUD, son OLIVIER DÜ HUH, PANNY WENDZIELEK, THOMAS DESJARDINES,
costumes ANNE ROMAND, costume BRIGITTE MOTTON, première assistance régisseur AURÉLIEN FAUCHEZ, montages GUY LEDERNE, lumières
MUSIQUE LUCAVINCO ENAUDI, producteur exécutif SYLVAIN MONDO, coproducteurs belges CLÔDE CARBAY, BASTIEN SRODUT,
coproduction LES FILMS DU KIOSQUE - en coproduction avec SND, FRANCE 2 CINEMA, UMITRA, avec le soutien de CANAL+,
et avec la participation de CINÉ+ - FRANCE TÉLÉVISIONS, en association avec SG IMAGE 2021, INDFILMS 17, CONVENTURE 7, UFRUNO,
avec le soutien de CANGOA, LA RÉGION NORMAËLE-ADOURAISE, LE DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE, en partenariat avec LE CNC,
et l'accompagnement à l'ACA, adapté du roman de FANNY CHESNEL intitulé « LE BERCEAU » publié aux Éditions L'Amour,
produit par FRANÇOIS KRIVUS et DENIS PINIAU-MALHERBE, un film de GUILLAUME NICLOUX

FILM D'OUVERTURE
Film Francophone
d'Angoulême



LES FILMS DU KIOSQUE
SND FILMS

présentent

La petite

Un film de Guillaume NICLOUX

Écrit par Fanny CHESNEL et Guillaume NICLOUX

Adapté du roman de Fanny CHESNEL intitulé « LE BERCEAU » publié
aux Éditions Flammarion

Durée : 1h33

Sortie le 20 septembre 2023

SYNOPSIS

Joseph apprend que son fils et le compagnon de celui-ci viennent de périr dans un accident. Ils attendaient un enfant via une mère porteuse en Belgique.

Que va devenir leur futur bébé ? Joseph en est-il le grand-père légitime ?

Porté par la promesse de cette naissance qui va prolonger l'existence de son fils, le sexagénaire part à la rencontre de la jeune flamande au caractère farouche et indomptable...



GUILLAUME NICLOUX

Comme toujours, « La Petite » est très différent de vos films précédents, tout en creusant les thèmes qui vous sont chers, filiation, deuil...

Ce n'est pas un hasard si les producteurs, François Kraus et Denis Pineau-Valencienne, m'ont proposé cette adaptation du « Berceau », le roman de Fanny Chesnel. Ils savaient que son sujet intégrait la problématique récurrente de certains de mes films, disparition d'un être cher et processus conduisant à la résilience. L'histoire qu'ils me proposaient était à l'opposé des structures narratives assez complexes que j'affectionne habituellement, où j'aime laisser le spectateur face à ses doutes. Ce récit linéaire et compréhensible par tous m'a donné l'opportunité d'aborder le mélodrame sans autre souci que l'empathie et l'émotion, sans fantastique ni questionnements métaphysiques.

Le film est aussi l'occasion d'aborder le thème de la GPA : à la mort de son fils, Joseph, qu'interprète Fabrice Luchini, décide de partir à la recherche de la mère porteuse de l'enfant qu'attendait le couple que son fils disparu formait avec son compagnon, également décédé. On apprend ainsi qu'en Belgique la GPA n'est ni autorisée ni interdite...

La GPA est éthiquement acceptée en Belgique mais sans cadre juridique, contrairement à la France où la loi condamne à de lourdes peines ceux qui y ont recours, parents comme mère porteuse. Mais combien sont-elles en réalité ces personnes qui aimeraient en bénéficier ? Peut-être trois cents couples hétéros ou homos ? Et sous prétexte d'un éventuel danger de commercialisation des corps, ces personnes en souffrance se voient privées d'une possibilité d'avoir un enfant. Je trouve étrange que des législateurs imposent un refus au nom d'une morale sans nuance. La GPA est un acte suffisamment délicat et personnel pour être repensé de façon sereine et au cas par cas.

Vous n'aviez encore jamais travaillé avec Fabrice Luchini ?

Non, mais ce n'était pas la première fois que je le sollicitais. Fabrice m'est apparu de façon évidente au moment de nous plonger dans l'écriture. Je dirais même qu'il faisait partie de l'enjeu du film. Il me semblait aussi qu'il y avait un espace que Fabrice n'avait jamais investi, celui du deuil et de l'émotion qui l'accompagne. J'avais envie d'explorer ce personnage avec lui. Fabrice a donc nourri mon imaginaire dès le début.

Cet ébéniste, déjà éprouvé par la disparition de sa femme, voit dans la mort de son fils, dont l'avion s'est abîmé dans la mer, la confirmation d'un gâchis : ces deux hommes ne se sont jamais trouvés.

Les fils regrettent souvent que leur père ne se soit pas assez intéressé à eux. Ici, c'est le contraire. Joseph a toujours eu le sentiment d'avoir été transparent pour ce fils. C'est compliqué de tisser des liens justes et honnêtes avec ses enfants. Ce qu'on leur réclame est rarement ce qu'ils attendent de nous.

Joseph, qui n'a même pas la possibilité de se recueillir sur une tombe, refuse pourtant de rompre le lien. Et, ne pas le rompre, c'est s'endetter pour acquérir un berceau hors de prix dans une salle des ventes, et partir sur les traces de cet enfant à naître.

Ce berceau est une façon de conjurer le sort, de forcer le destin. S'il a le berceau, il aura le bébé... Peut-être une façon aussi de mieux vivre ce drame en se plongeant dans la continuité que représente ce bébé, cet enfant qui lui permettra peut-être de renouer avec ce fils disparu.

Au point de déplacer des montagnes : cet homme, tellement taciturne, est prêt à retourner toute la Flandre pour mettre la main sur cette femme. À partir du moment où il la retrouve enfin, on sent la vie, et même une folie salutaire, refluer en lui. Il renaît.

Symboliquement, il est d'ailleurs troublant qu'il finisse par retrouver cette jeune fille en l'entendant faire l'amour. C'est devant l'acte sexuel poussé à son paroxysme qu'il découvre qu'elle est la bonne personne.

Joseph met le doigt sur une autre inconnue liée à la GPA : quel lien juridique établir avec les grands-parents lorsque les parents disparaissent avant la naissance ? C'est pourtant grâce à ce casse-tête qu'il réussit à apprivoiser Rita.

À force d'insistance, il finit par créer un lien avec Rita. Un lien imprévu auquel ni lui ni elle ne s'attendait. Pour autant, on ne les sent à priori pas faits pour se lancer dans un parcours de vie commun. C'est ce qui crée le suspense. Vont-ils s'assembler ? L'alchimie opérera-t-elle ?

Mara Taquin est formidable dans le rôle de Rita. Comment l'avez-vous choisie ?

Une collaboratrice, Brigitte Moidon, m'a parlé d'elle. Nous nous sommes rencontrés et elle s'est imposée naturellement. Je ne fais pas de casting à proprement parler. Je ne fais pas non plus passer d'audition. La rencontre est vraiment décisive.

Comment travaillez-vous avec les acteurs ?

Tout se passe sur le terrain de la confiance. En se choisissant, j'ai le sentiment qu'on s'est déjà dit beaucoup de choses. Je n'aime pas trop parler des personnages. L'acteur endosse le costume et si tout se passe bien le travail est à moitié fait. Il me semble, mais c'est très personnel, qu'au cinéma la connivence s'installe mieux dans les silences, les non-dits et l'invisible. On doit pouvoir se nourrir l'un et l'autre de son propre mystère. Je n'aime pas avoir une vision trop claire de ce que sera le film à son arrivée car c'est une façon de le maintenir en vie jusqu'au bout.

Avec une telle méthodologie, comment se déroulent vos tournages ?

Il y a parfois un petit temps d'adaptation. Les comédiens attendent généralement beaucoup du retour du metteur en scène, il est pour certain leur miroir. Mais ils le sont autant pour moi. J'attends toujours de me retrouver partiellement en eux. Nous nous sommes rapidement mis au diapason mais cette phase était de courte durée puisque nous avons démarré le tournage par la fin et avons fait une pause de trois mois avant de reprendre.

Fabrice Luchini est extraordinairement touchant dans le film, et troublant en même temps.

Oui, il a quelque chose d'épidermique, dans le sens instinctif et immédiat. Pour le rôle, sa tonicité rentre en contradiction avec la souffrance qu'il doit éprouver. Je savais que sa nature profonde l'empêcherait de tomber dans le cliché du père accablé par ce qu'il subit. Au lieu de cela, il compense le côté amorphe et démunie par l'énergie du désespoir. Même lorsqu'il est censé ne rien faire, il y a énormément de micro informations qui passent sur son visage. Fabrice est une horloge de précision, on peut dérégler le mécanisme, il indiquera toujours l'heure juste.

Des moments aussi qui en disent long sur les frustrations des fratries dans les familles. À cet égard, le personnage de la fille de Joseph (Maud Wyler) est très symptomatique.

Fanny Chesnel a su capter ces problématiques familiales et cela fait partie des choses qui m'ont ému dans le projet, la rancœur d'une sœur dévouée qui pointe son nez devant l'attention qu'on a toujours portée à son frère, sa culpabilité, son manque de courage et son émancipation.

Que dire des parents du compagnon du fils disparu, si hostiles à l'idée d'accueillir le fruit d'une GPA ?

Il me semble qu'on éprouve de l'empathie pour la mère qui regrette d'avoir ainsi rejeté cet enfant. Le père, lui, ne tient debout que grâce à la volonté qui guide ses croyances. Or, il n'y a souvent rien de plus mensonger que la volonté.

C'est Yves Cape qui a fait la lumière du film...

J'ai travaillé avec lui sur « L'Affaire Gordji », « La Religieuse » et ma mini-série « Il était une seconde fois », avec Gaspard Ulliel. Il est, avec Christophe Offenstein, l'un des chefs opérateurs avec lequel je travaille régulièrement. C'est un partenaire crucial du filmage. Sans oublier Richard Deusy qui supervise l'étalonnage de mes films.

Un mot sur le montage ?

Il a été rapide et heureux. C'est rare car mes scénarios ont souvent une narration plus compliquée à gérer. Il ne s'est passé qu'un an entre l'écriture et la post-production. Ça ne m'est arrivé qu'une fois, sur « Cette femme-là » en 2003, l'histoire d'une femme flic endeuillée par la mort de son fils...



FABRICE LUCHINI

C'est la première fois que vous tournez avec Guillaume Nicloux qui reconnaît lui-même avoir des méthodes de travail très particulières. Comment s'est passée votre collaboration ?

Nous, les acteurs, on a l'habitude de se déplacer de metteur en scène en metteur en scène. Toute nouvelle collaboration démarre par du tâtonnement. On se cherche, on se respire. On s'analyse psychologiquement. C'est un beau moment parce qu'on ne connaît rien de l'autre ; on ne se comprend pas forcément immédiatement au début, et c'est ce qui est passionnant. Avec Guillaume Nicloux, ça s'est passé simplement : je l'ai observé, il m'a observé. Il voulait un résultat, j'ai essayé de le lui donner et, très vite, on s'est accordé. Au point que je referais volontiers un film avec lui.

Vous n'aviez encore jamais interprété un personnage qui traverse un deuil...

Non et je n'avais jamais joué non plus un personnage qui soit à ce point-là dans le rien. Joseph est un type vidé de tout, qui part d'un univers très sombre et qui, paradoxalement, et de manière presque prophétique, sent peu à peu qu'il va vers la vie en mettant toute son énergie à retrouver la femme qui porte l'enfant de son fils et du compagnon de ce dernier. Il est le seul à croire en quelque chose. Dramatiquement, c'est fort, et c'est assez costaud de la part de Nicloux et des producteurs, François Kraus et Denis Pineau-Valencienne, de m'avoir embarqué dans cette histoire.

Le deuil et la filiation sont des thèmes récurrents chez Guillaume Nicloux. Pourtant, jamais dans ses films, il n'a été autant question d'espoir.

Lorsque j'allais dîner chez des gens, je ne comprenais pas ce qu'ils éprouvaient lorsqu'ils me parlaient du miracle d'être grands-parents. Je l'ai compris grâce à ce film : avoir un petit enfant, ça donne la pêche, une énergie extraordinaire ! C'est aussi simple que cela et c'est ce qu'illustre Guillaume Nicloux à travers l'histoire de ce type un peu misanthrope, qui n'avait pas de rapports faciles avec son fils, et que l'arrivée d'un petit enfant va ressusciter.

Si l'on veut philosopher, c'est un pacte passé avec l'éternité. Un pacte interdit pour les homosexuels jusque très récemment. Comment auraient-ils pu imaginer, dans les années soixante-dix, qu'il leur serait possible de faire des enfants ? Roland Barthes disait : « Je ne suis pas marié, je suis homosexuel, je n'ai pas d'enfants : je suis une génération pour rien. » C'est merveilleux de pouvoir faire cela maintenant.

L'enfant naît et on peut presque dire que Joseph renaît. Il se transforme, y compris physiquement.

Cette naissance lui donne un élan vital qu'il avait perdu après tous ces drames. Guillaume a choisi de commencer le tournage par les scènes de la fin, alors que mon personnage ne porte plus de barbe et, mine de rien, c'est un détail, il n'a plus du tout la même apparence. C'était troublant mais il a eu raison.

Plus on avance, plus on sent Joseph prêt à tout pour convaincre la jeune mère porteuse de ne pas abandonner l'enfant : vendre sa voiture, sa maison...

Il était rétréci, il perd toute rationalité, ne se met plus aucune limite et se laisse guider par son intuition.

Et offre, au-delà du drame, de belles scènes de comédie.

Des petites scènes étranges qui égaient en quelques secondes... J'aime particulièrement celle où Joseph se rend à l'Office du tourisme, avec cette fille, à l'accueil, complètement mécanique dans sa sympathie commerciale. On dirait du Philippe Muray ou du Michel Houellebecq. En quelques mots, elle résume le tourisme en pensée totalitaire.

Face à vous, c'est Mara Taquin qui interprète cette jeune femme.

Mara Taquin est une remarquable comédienne ; elle a la potentialité d'une très grande actrice, d'une Annie Girardot. Le film dépendait de la réussite de son personnage. Sans Rita, il n'y a pas de film. Dramaturgiquement, son personnage offre à Joseph la possibilité d'être très vacant. Parce qu'elle, elle ne l'est pas du tout, vacante. Elle, est pleine, remplie – de vie, d'enfant, de féminité, de jeunesse, de puissance, de colère.

Parlez-nous de la manière de travailler qu'a Guillaume Nicloux sur un plateau.

Guillaume Nicloux parle peu, il ne dirige pas. Après une prise, il se contente d'un : « Elle est bien » ou « Elle n'est pas bien ». Si elle n'est pas bien, tu recommences. Ça peut dérouter, mais moi, ça me va aussi.

Lorsqu'il parle de votre jeu, Guillaume Nicloux vous compare à Isabelle Huppert...

C'est très valorisant. Le cinéma, c'est le contraire du théâtre. C'est infinitésimal : c'est un début de regard qui serait invisible au théâtre et qui peut devenir un événement à l'écran. Ce sont d'infinites nuances. Isabelle fait ça à merveille. Je suis content que Guillaume ait eu l'impression qu'on appartenait à la même famille.

Il dit également que lorsqu'il débute un film, il n'aime pas savoir où il va aller...

En acceptant de tourner avec lui, j'étais persuadé que j'allais faire un film très radical, très « Valley of Love », le film qu'il a réalisé avec Isabelle Huppert et Gérard Depardieu. J'étais heureux de faire un film d'intellectuel hyper singulier. Eh ben, pas du tout, « La Petite » est un film qui ouvre sur la vie, qui est dans la vie ; un film d'espoir ; un film qui saisit.

Un jour après avoir assisté à mon adaptation de « Voyage au bout de la nuit », Michel Bouquet a prononcé cette phrase qui est devenue l'une des phrases les plus fondamentales de ma vie : « Je sais pourquoi ton spectacle marche : c'est parce que le public sort renseigné sur lui-même ». Il voulait dire que l'art, allié à un très haut niveau - la littérature - permet de s'emparer d'un univers, de l'incarner, qu'un artiste comme Nicloux, qui adapte un roman, est capable d'emmener un acteur et une actrice dans cette musique et qu'il renseigne le public.

Depuis quelque temps, vous n'avez pas cessé d'enchaîner les films. Vous vous apprêtez à nouveau à tourner avec Christophe Honoré, puis dans le premier long métrage de Barbara Schulz...

Des propositions variées. C'est un grand privilège de marcher sur deux jambes - cinéma, théâtre, théâtre, cinéma... Je reprends le spectacle sur La Fontaine en octobre, et je ferai, en alternance, une lecture autour de la mort de Léopoldine, la fille de Victor Hugo. Je mesure l'aspect miraculeux de tout ça.



MARA TAQUIN

Racontez-nous votre rencontre avec Guillaume Nicloux...

C'était très particulier. Je suis allée à Gand, où Guillaume était en repérages, sans vraiment savoir pourquoi il souhaitait me voir. On a pris un café, il m'a posé quelques questions, m'a un peu parlé du film et, au bout de dix minutes, il m'a juste dit « OK, très bien ». Devant mon air étonné, il a ajouté : « Si tu peux prendre du poids parce que le personnage attend un enfant, et que tu es d'accord pour accentuer ton accent belge, c'est toi. Je t'envoie le scénario. Tu le lis. Si tu l'aimes, c'est toi. »

Quelle a été votre réaction en découvrant ce scénario ?

J'ai réalisé que le rôle que m'offrait Guillaume était important et ça m'a fait d'autant plus peur que je n'avais pas passé de casting. Il ne m'avait jamais vu jouer : allais-je avoir les épaules pour ? J'ai décidé de me faire et de lui faire confiance. Après tout, s'il m'avait choisie, c'est qu'il sentait que j'en étais capable.

Rita, votre personnage, porte l'enfant d'un couple homosexuel qui disparaît brutalement. La GPA suscite-t-elle une réaction particulière en vous ?

C'est la force de cette fille qui m'intéresse. Elle n'est pas une victime, même si elle subit quelque chose de cet ordre-là. Elle est évidemment touchée par ce qui arrive mais ne se laisse pas faire : c'est elle qui dicte ses décisions. Son caractère me plaît - dur et doux en même temps. Rita n'est pas juste une fille en colère, et c'était important de l'humaniser. J'aime ces récits de femmes qui se battent en conservant une forme de joie.

Que penser du fait que la GPA n'ait aucun statut en Belgique ?

Je l'ignorais mais c'est très compliqué, voire impossible, de comprendre la politique belge. Je suis plus calée en politique française ! Je trouve plus important que le film n'invisibilise pas le problème en montrant que certaines personnes sont favorables à la gestation pour autrui et d'autres non. Personnellement, dans ce domaine, je pense que l'humain doit primer.

La relation que noue Rita avec Joseph, le grand-père de l'enfant (Fabrice Luchini), est aussi volcanique qu'émouvante.

Elle n'a pas entendu beaucoup de bien de lui, son premier réflexe est l'hostilité : la disparition des parents de l'enfant qu'elle porte l'ont conduite à s'endurcir, à se surprotéger. Rita ne veut plus être déçue, ce qui ne l'empêche pas de ressentir la détresse du monsieur qui est en face d'elle.

Comment prépare-t-on un tel personnage ?

Comme souvent, je me raconte son passé - les chansons qu'elle écoute, ses relations avec sa famille, avec les hommes... -, et j'écris tout cela dans un carnet. Je m'étais dit, par exemple que Rita tentait désespérément de créer un lien avec son père qui la rejetait. Cette fille, je la voyais en mode survie. La rencontre avec Joseph l'entraîne, presque malgré elle, vers une vie plus douce, comme si les drames qu'ils avaient vécus les poussaient tous deux à décider de ne plus être seuls.

En parliez-vous avec Guillaume Nicloux ?

Guillaume ne nous dit rien. Ni avant le tournage, ni pendant. Pour nous, les comédiens, qui sommes de grands anxieux, c'est très déstabilisant. Au début, sur le plateau, j'avais fréquemment l'impression de le décevoir. Peu à peu, je me suis rendue compte qu'il savait parfaitement où il allait, quelle prise il allait garder, etc. J'ai appris à m'en remettre à lui.

La seule chose qu'il exigeait de nous était que nous sachions parfaitement notre texte et que nous fassions ce qu'il nous demandait- prendre telle position, ajouter un degré sur une intention, en ôter un... Guillaume dirige peu au sens où on l'entend habituellement. Il réajuste, enlève les artifices, les faux semblants, le faux-jeu...

Comment travaille-t-on avec Fabrice Luchini ?

Fabrice m'a soutenue dès notre première scène. Je sentais qu'il mettait tout en œuvre pour que je puisse lui donner la réplique de la meilleure façon. Il me prodiguait des conseils et n'a jamais rechigné lorsqu'il fallait refaire une prise avec moi. Je le trouve incroyablement touchant dans le rôle de Joseph - magistral. Assez bizarrement, alors que le film est rempli d'émotions, j'ai le souvenir d'un tournage léger, simple, très facile.

Vous avez tourné onze longs-métrages en quatre ans...Comment expliquez-vous un tel rythme ?

Je le dois à Eric Toledano et Olivier Nakache qui m'ont donné ma chance dans « Hors normes », alors que je ne venais pas de ce milieu. J'ai surtout eu l'opportunité de travailler avec des metteurs en scène très différents, en passant par des méthodes de travail et des univers qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. J'ai beaucoup appris.

De « Rien à foutre », d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre, à « La Petite », les personnages que vous interprétez sont également aux antipodes. On vous verra d'ailleurs bientôt dans la peau d'une jeune infirmière psychiatrique dans « La Vocation », de Guerin van de Vorst et Sophie Muselle.

Encore une chance que l'on m'a offerte : on a osé me faire confiance dans des endroits où je n'étais jamais allée. C'est tellement gai, j'ai du mal à m'arrêter et à ne pas vivre à fond.

LISTE ARTISTIQUE

JOSEPH Fabrice LUCHINI

RITA Mara TAQUIN

AUDE Maud WYLER

AVA Juliette METTEN

Avec la participation de Veerle BAETENS

PIETER Lucas VAN DEN EYNDE

SIGRID Viv VAN DINGENEN

LA COMMISSAIRE PRISEUSE Sandrine DUMAS

LA PSYCHOLOGUE Aurélia THIERRÉE

Avec la participation de Anne CONSIGNY



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Guillaume NICLOUX
Scénario, adaptation et dialogues	Fanny CHESNEL, Guillaume NICLOUX
Production	LES FILMS DU KIOSQUE
Producteurs	François KRAUS Denis PINEAU-VALENCIENNE
Image	Yves CAPE <small>AFC</small>
Direction artistique	Olivier RADOT
Son	Olivier DÔ HUU
Costumes	Fanny WEINZAEPFLEN
Casting	Thomas DESJONQUÈRES
Premier assistant réalisation	Anaïs ROMAND
Montage	Brigitte MOIDON
Décors	Aurélien FAUCHET
Musique	Guy LECORNE <small>LMA</small>
Producteur exécutif	Jérémie DUCHIER
En coproduction avec	Ludovico EINAUDI
Distribution, ventes internationales, mandat tv	Sylvain MONOD
Avec la participation de	SND
En association avec	FRANCE 2 CINÉMA UMEDIA
Et le soutien de	SND
En association avec	CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec le soutien de la	SG IMAGE 2021
Et du	INDÉFILMS 11
En partenariat avec le	CINEVENTURE 7
Et l'accompagnement d'	L'ANGOA UFUND
Pré-tournage	RÉGION NOUVELLE-AQUITAINNE
Tournage	DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE
Lieux de tournage	CNC ALCA
	du 23 au 25 mai 2022
	du 16 août au 23 septembre 2022
	Bordeaux et Gand